

**L'HOMME****L'Homme**

Revue française d'anthropologie

153 | janvier-mars 2000

Observer Nommer Classifier

---

## Le déplacement de l'intentionnalité chez Darwin

Jacqueline Duvernay Bolens

---

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/7>

DOI : 10.4000/lhomme.7

ISSN : 1953-8103

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 107-124

ISBN : 2-7132-1316-9

ISSN : 0439-4216

**Référence électronique**

Jacqueline Duvernay Bolens, « Le déplacement de l'intentionnalité chez Darwin », *L'Homme* [En ligne], 153 | janvier-mars 2000, mis en ligne le 04 mai 2007, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/7> ; DOI : 10.4000/lhomme.7

---

# Le déplacement de l'intentionnalité chez Darwin

Jacqueline Duvernay Bolens

AUX DERNIÈRES pages de *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*, Charles Darwin constate : « dans le cours de ce volume j'ai souvent éprouvé une grande difficulté pour faire une application exacte des mots : volonté, conscience, intention » (p. 383)<sup>1</sup>. En appliquant la théorie évolutionniste aux mouvements du visage et aux gestes par lesquels l'homme exprime ses émotions, Darwin renouvelle entièrement l'étude des rapports entre le physique et le mental. L'idée que les expressions humaines ne sont pas fondamentalement différentes de celles des animaux va à contre-courant des théories contemporaines. L'existence d'une profonde distinction entre l'homme et l'animal paraissait en effet admise par tout un chacun. Ainsi le physiologiste Charles Bell se faisait-il l'écho de ses confrères quand il considérait que l'expression chez les animaux inférieurs se limitait à la rage ou la frayeur et au mieux à des actes de volition ou à des instincts. Et pourtant, note Darwin, « l'homme lui-même ne peut exprimer la tendresse et l'humilité par des signes extérieurs aussi parfaitement que le fait le chien lorsqu'il vient au devant de son maître bien-aimé, les oreilles pendantes, les lèvres pendantes, le corps ondulant et en remuant la queue » (p. 11). La théorie d'une évolution sans solution de continuité entre l'homme et l'animal modifie alors les conditions de l'observation en étendant celle-ci au-delà du domaine de la seule humanité civilisée. Elle englobe désormais de manière uniforme les enfants, les sau-

1. Les références entre parenthèses renvoient à la traduction française de 1998. Dans la citation, les termes « volonté, conscience, intention » traduisent l'anglais « will, consciousness, intention ».

Je remercie Nicole Belmont et Jean-Paul Valabrega de m'avoir invitée à présenter une version de ce travail à leur séminaire de l'EHESS « Anthropologie et psychanalyse » (1997).

vages, les aliénés et les animaux. En remaniant ainsi le découpage de la réalité, Darwin est en mesure de découvrir des modalités ignorées du fonctionnement de l'esprit. Parallèlement, la signification de termes anciens employés dans des contextes inusités crée les conditions d'un déplacement du champ de l'intentionnalité.

## Nature, naturel

Les expressions involontaires et innées de l'émotion sont généralement qualifiées de *naturelles*. Le terme prend cependant un sens totalement différent selon le contexte théorique où il se situe. Chez les contemporains de Darwin qui se réclament de Lamarck, comme Ludovic Carrau, la nature de l'homme, placée au faîte de la création, est l'illustration de la marche ascendante de la Nature qui ne peut être livrée au hasard, mais suit un plan tracé d'avance. La Nature en effet poursuit « un but dont [elle] n'a pas conscience mais qui est la vraie cause de son évolution » (Carrau 1879 : XIV, 5). Dans un renversement paradoxal, la cause se confond avec le but et l'évolution n'est ici que l'accomplissement d'un dessein prédéterminé. Pour le physiologiste Pierre Gratiolet, auteur d'une théorie des mouvements d'expression, les êtres vivants obéissent également à un « but spécial que tout être créé doit, par la volonté divine, accomplir en ce monde ». Chaque organe répond à une fonction déterminée et les muscles du visage ont pour mission d'exprimer l'état d'esprit. Ils témoignent « avec une absolue évidence » que nos sensations concordent étroitement avec notre nature propre (Gratiolet 1865 : 8). Ce sentiment d'évidence est partagé par l'ensemble des physiologistes européens, également persuadés que les mouvements de notre visage sont les instruments de l'expression et ont été spécialement créés à cette fin. Quant aux psychologues, comme Alexander Bain, ils considèrent que l'expression n'est pas fondamentalement différente de l'émotion ou de la sensation.

Que les traits du visage soient *naturellement* et de toute éternité prédestinés à refléter les passions de l'âme était expliqué par la position anatomique des nerfs faciaux qui « naissent dans le voisinage le plus immédiat de l'organe de la pensée » (p. 78). En 1859, un médecin allemand, Theodor Piderit, fait siennes les idées autrefois développées par Lacépède qui considérait les yeux comme le miroir de l'âme, parce que les nerfs optiques ont « les rapports les plus intimes avec le cerveau proprement dit » (Lacépède 1821 : 344-345). En définitive, pour les contemporains passés en revue par Darwin dans l'introduction de son ouvrage, l'adjectif *naturel* qualifie cette faculté immuable et propre à l'homme d'exprimer toujours ses sentiments par la contraction des mêmes muscles. La nature

humaine a donc traversé les âges sans changement. Les positions spiritualistes vigoureusement défendues dans le *Dictionnaire d'anthropologie* de Louis François Jehan opposent le dogme biblique de l'origine divine de l'homme « qui constitue sa dignité » à « la théorie abjecte » des rationalistes qui fait descendre l'homme de la race des quadrumanes (Jehan 1853 : 1079). Tout rapprochement de la philosophie avec l'histoire naturelle est condamné, parce que celle-ci ne tient pas compte de l'ancienne distinction de l'âme et du corps. En raison des présupposés théologiques de l'origine de l'homme, les naturalistes, tel Quatrefages, jettent le discrédit sur ce type d'étude et l'excluent du domaine de la science positive. Les physiologistes contemporains échouent également à expliquer l'origine de la relation entre une émotion et les groupes de muscles spécifiques qui lui correspondent : « Quant à la cause de ce fait – déclare le physiologiste allemand Fritz Müller – nous l'ignorons complètement » (p. 12).

La solution du problème viendra de Darwin en 1872. Il rompt radicalement avec les conceptions téléologiques chères à son époque en renonçant à découvrir la finalité des expressions pour se tourner vers la recherche de leurs causes et en donner une interprétation rationnelle. La clé de la signification du jeu expressif de la physionomie réside dans son mode d'apparition. Darwin s'inspire des embryologistes qui expliquent l'essence d'un phénomène par son origine : « Dans l'étude des mouvements de l'expression il convient d'adopter la méthode des naturalistes qui jugent nécessaire de suivre le développement embryonnaire d'un organe afin d'en comprendre parfaitement la structure » (p. 240). En étudiant les causes et non plus le but de l'expression des émotions, Darwin découvre qu'aucun des mouvements qui l'expriment aujourd'hui n'ont été au départ accomplis volontairement à cette fin. Ils proviennent au contraire d'un ordre naturel de causalité organique, indépendant de toute finalité. Replacé dans le contexte de la théorie évolutionniste, le terme *naturel* bascule dans un champ sémantique étranger à l'idée d'un ordre préétabli. Pour Darwin, le caractère inné des mouvements de l'expression ne signifie pas qu'ils remontent à la création de l'homme. Ils ont au contraire été acquis indépendamment de tout dessein divin au cours d'un processus de formation graduel dont ils sont le résultat fortuit.

Darwin rend justice aux travaux pionniers du physiologiste Charles Bell qui le premier a mis en lumière la relation intime entre l'expression du visage et les mouvements de la respiration, sans toutefois tirer toutes les conséquences de sa découverte. L'expression qui accompagne les cris d'un enfant est à l'origine sans rapport avec le sentiment de détresse exprimé. Les contractions des muscles oculaires, en effet, sont d'abord des mouvements utiles, qui ont pour fonction de protéger les organes de la vision

contre l'afflux sanguin provoqué par une expiration violente. Si l'homme, au lieu de respirer avec le nez et la bouche, avait respiré dans l'eau au moyen de branchies, « ses traits n'auraient pas plus exprimé ses sentiments que ne le font ses mains » (pp. 391-392).

En faisant descendre l'homme des espèces inférieures, Darwin renouvelle l'interprétation de l'expression des sentiments. Le caractère matérialiste de cette théorie ne pouvait cependant trouver grâce aux yeux de Quatrefages. Elle heurtait sa conviction profonde en l'existence de « quelque chose qu'on a désigné sous le nom d'âme humaine » devant lequel les sciences naturelles devaient s'incliner (Quatrefages 1861 : 31-32). Dans le cadre de l'évolutionnisme, la nature humaine sur le double plan physique et mental plonge ses racines dans le monde animal. Le sens des mots *nature* et *naturel* s'affranchit alors des présupposés métaphysiques de l'explication créationniste de la physionomie considérée comme un langage *naturellement* destiné à refléter les tourments de l'âme.

### Habitude, hérédité

Les expressions des émotions, au même titre que les actes réflexes ou les instincts, font partie des comportements innés et involontaires qui cependant ont d'abord été acquis. La transformation des comportements acquis en comportements innés est alors suspendue à la notion clé d'*habitude* indissociable de celle d'*hérédité*. Ce lent processus évolutif, qui rend compte d'un grand nombre d'expressions, est décrit dans le principe explicatif de l'*association des habitudes utiles*. Au fil des générations, des actes utiles à la manifestation de certaines sensations, ou désirs, se changent progressivement en automatismes. Toutes les fois que le même état d'esprit se reproduit, même à un faible degré, la force de l'habitude et de l'association tend à donner naissance aux mêmes actes, alors qu'ils peuvent ne plus être d'aucune utilité. En l'absence de cris violents, réprimés par l'éducation, les larmes silencieuses du chagrin s'accompagnent généralement de contractions oculaires devenues pourtant des moyens de protection inutiles en l'absence d'inspirations violentes.

L'habitude fournit tout d'abord une explication de l'expression des émotions qui présente aux yeux de Darwin l'avantage de la simplicité. Ainsi le mouvement de la tête d'un joueur de billard qui accompagne la balle comme s'il voulait la diriger dans une direction, est interprété par Gratiolet comme l'expression symbolique d'un sentiment éveillé par l'imagination. « Il me semble », proteste Darwin, « que des mouvements de cette nature peuvent être attribués simplement à l'habitude » (p. 7). Il s'agit en effet de la reproduction inconsciente de l'habitude ancestrale qui

consiste à pousser un objet quand on désire le faire avancer. Puis, en raison de l'habitude, les mouvements individuels ont tendance à devenir héréditaires. On observe d'ailleurs qu'ils sont communs à tous les individus de l'espèce, indépendamment de l'âge et de l'apprentissage.

La transmission héréditaire des habitudes devient alors la pièce maîtresse de l'interprétation darwinienne. Darwin ignore cependant le mécanisme biologique de l'hérédité. Aussi bien invoque-t-il une modification physique des cellules ou des fibres nerveuses dont l'usage est le plus fréquent. C'est de cette façon que la contraction des muscles oculaires provoquée par les cris de l'enfant se fixe dans l'organisme. Transmise de génération en génération, cette réaction acquise dans la petite enfance finit par se muer en une tendance irrépressible à froncer les sourcils face à une contrariété. Il en va de même des expressions nées de conventions limitées à des peuples particuliers, comme notamment l'habitude de s'embrasser que Darwin se garde de confondre avec les « vraies expressions » qui sont communes à tous les hommes. Il remarque pourtant qu'en devenant héréditaires, ces mouvements expressifs, qu'il désigne comme « conventionnels » à une époque où le terme culturel n'est pas encore entré dans l'usage, paraissent aussi naturels que les expressions universelles. On observe enfin un phénomène semblable chez les animaux, dans les aboiements du chien par exemple, dont l'habitude, acquise au contact de l'homme, est « entrée dans le sang » par l'hérédité<sup>2</sup>.

Si Darwin accorde une grande importance aux habitudes héréditaires, c'est parce qu'elles proposent un mode d'explication commun aux comportements de l'homme et de l'animal. Comme les instincts des animaux, les mouvements expressifs du visage sont transmis par l'hérédité. On sait que les petits enfants ont l'habitude de mordre quand ils sont en colère. Or ce geste passionnel est chez eux aussi « naturel et instinctif que chez les jeunes crocodiles qui font claquer leurs mâchoires à peine sortis de l'œuf » (p. 260). L'habitude prend alors dans son œuvre un sens nouveau par rapport aux époques précédentes. En France, dans les années qui suivent la Révolution, les Idéologues avaient déjà mis l'accent sur « ce prodigieux pouvoir de l'habitude ». Chez Volney, elle est à l'origine de la physionomie des sauvages de l'Amérique du Nord. La ressemblance de leurs expressions avec les traits des Bédouins dont « la bouche est taillée en requin » tient en effet à l'habitude de mordre à même la nourriture (Volney 1989 : 340, 355). Les muscles conservent alors le souvenir de ce mouvement qui finit par modifier la struc-

2. « Runs in the breed » (Darwin 1989 : 91). *The Shorter Oxford English Dictionary on Historical Principles* (1959) définit le terme « inheritance » (hérédité) employé par Darwin comme « the Natural derivation of qualities or characters from parents or ancestry ». Cette acception biologique remonte à 1859, soit l'année de la parution de *De l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle*.

ture du visage. Cabanis note à son tour que « l'organisation de l'homme se modifie singulièrement par l'habitude ». L'observation enseigne aux médecins que les habitudes gravées dans la constitution « se transmettent des pères et mères aux enfants » et qu'elles se conservent comme « une marque ineffaçable qui résiste au temps lui-même » (Cabanis 1980 : 296, 361). Il en va de même sur le plan moral, s'il est vrai, comme le prétend encore Volney, que l'homme conserve sa vie durant celles acquises dans l'enfance. Modifiant les rapports du physique et du moral, elles sont le moyen par lequel l'homme s'adapte au monde qui l'entoure. Chez les héritiers des Lumières, cette notion est appelée à devenir le fondement d'une nouvelle science de l'homme, laïque et rationnelle, qui permet d'interpréter les variations humaines, en dispensant d'invoquer une finalité surnaturelle. Répondant à des causes extérieures à l'homme, l'habitude favorise alors les comportements utiles à sa conservation.

La publication des idées de Cabanis précède de peu le changement de sens du mot *hérédité*. En mettant cependant l'accent sur la permanence de traits « ineffaçables » dans une lignée d'individus, Cabanis annonce la nouvelle signification biologique de ce terme qui ne recouvre encore, jusqu'en 1821, que la seule acception juridique d'héritage. En prenant le sens de « transmission des caractères d'un être vivant à ses descendants » (Petit Robert), l'hérédité devient alors l'instrument qui permet à Darwin de rendre compte de l'évolution continue des expressions de l'animal à l'homme. Dans le cadre de la théorie évolutionniste, l'introduction de la notion biologique d'hérédité étend uniformément le domaine d'application de l'habitude au comportement de l'homme et des animaux. C'était aller contre un usage solidement établi, jusques et y compris chez les Idéologues, qui réservaient l'*habitude* au comportement humain par opposition à l'instinct animal. Le changement de sens de mots comme *hérédité* ou encore *instinct* dans la nouvelle définition qu'en donne Lamarck à la même époque, crée alors les conditions nécessaires au déplacement de la ligne de démarcation entre l'homme et l'animal (Lamarck 1988, « De l'instinct » : 228-254).

Il faut attendre Darwin pour comparer les expressions des émotions chez l'homme avec les réflexes d'une grenouille décapitée. Chez l'animal mutilé la force de l'habitude explique la coordination remarquable de mouvements qui semblent guidés par l'intelligence et la volonté, bien qu'ils proviennent d'un animal auquel on a enlevé l'organe de l'intelligence et de la volonté (p. 37)<sup>3</sup>. Comme chez la grenouille, l'expression des

3. « The organ of intelligence and will » (Darwin 1989 : 27). Darwin ne distingue pas entre ces deux facultés.

émotions chez l'homme consiste en mouvements associés par l'habitude à certains états d'esprit et se produisant indépendamment de la volonté. L'observation de la puissance des effets de l'habitude, chez l'homme comme chez l'animal, conduit alors à réévaluer la différence entre l'intelligence ou la volonté d'une part et l'instinct d'autre part comme étant de degré et non de nature.

Les créationnistes de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, qui prennent systématiquement le contre-pied de l'évolutionnisme darwinien, s'interdisent au contraire d'empiéter sur le domaine de la raison « cette reine de nos facultés par laquelle l'homme est vraiment homme » (Jehan 1853 : 1570). La présence ou l'absence des premiers signes d'intelligence devient un critère de hiérarchisation des espèces animales, cloisonnées dans des règnes distincts qui ne peuvent communiquer entre eux. Même si le cerveau rudimentaire des insectes est déjà le théâtre des premières lueurs de la conscience, du moins celle-ci reste-t-elle « absolument incapable de réflexion et de volonté ». L'habitude qui « s'imprime dans l'organisme » suffit à expliquer les merveilles de l'industrie de l'araignée : c'est « l'immuable instinct de l'espèce entière » (Carrau 1879 : 4, 10-11).

Reste que si la volonté, dont l'apparition est l'œuvre de la nature obéissant à un plan providentiel, est seule capable de triompher des habitudes, le problème de l'instinct ne peut se résumer aux réactions de l'organisme. La symétrie incomparable de la toile de l'araignée ou de la forme hexagonale des cellules de l'abeille est l'expression d'une raison supérieure à l'œuvre dans les « idées géométriques [...] qui obsèdent l'imagination de ces insectes ». Pour beaucoup de naturalistes cette explication paraît préférable à celle de Darwin qui interprète la complexité de l'ouvrage de ces insectes comme le résultat d'un perfectionnement graduel. Mais alors par quel procédé intellectuel les ancêtres des abeilles ont-ils opéré cette longue évolution ? La pensée créationniste butte désespérément sur le paradoxe que représente la localisation de si hautes facultés dans un cerveau gros comme une tête d'épingle (*ibid.* : 50-51). Leur adversaire cependant avait porté un jugement moins présomptueux sur l'organe pensant des espèces inférieures.

### Les limites de la volonté, de la conscience et de l'intention

Dans ses carnets de notes, en date du 7 août 1838, Darwin prend la défense de l'intelligence des guêpes. Il se range du côté de son grand-père, l'auteur de *Zoonomia*, qui avait observé comment l'une d'elles avait trouvé le moyen de faciliter le transport d'une mouche inerte en lui arrachant les ailes que retenait le vent. « Ciel », s'écrie Darwin, « peut-on contester





L'effroi des créationnistes devant la théorie de Darwin  
d'après une gravure de l'époque

(in Charles Darwin, *The Expression of the Emotions in Man and Animals*, London, HarperCollins,  
[3rd edition, by Paul Ekman], 1998, p. 394).

qu'une guêpe possède assez d'intelligence pour cela ? » (Barrett in Gruber 1974 : 277). Le problème de l'intelligence des guêpes ou des araignées occupera Darwin toute sa vie. Il étudie sans relâche les motivations qui guident les mouvements des végétaux ou des organismes rudimentaires et consacre ses derniers ouvrages aux facultés mentales des plantes et à l'intelligence des vers en leur attribuant les mêmes lois générales qu'aux comportements volontaires des animaux plus complexes. Son intérêt pour l'expression des émotions fait partie du même ordre de préoccupations. Il s'agit en effet de phénomènes qui sont au croisement des rapports organiques et psychiques entre lesquels, selon Darwin, n'existe pas de solution de continuité. Dans le comportement de l'homme comme dans celui des organismes les plus simples, l'habitude arbitre entre l'instinct d'une part, la volonté et l'intelligence d'autre part.

Darwin ne cesse d'y revenir dans son journal. À propos de la difficulté d'un enfant à renoncer à sucer son pouce, il note la lenteur nécessaire au changement de ses mauvaises d'habitudes (*ibid.* : 279). Il s'attarde sur un aspect du comportement humain généralement négligé par ses contemporains : « Les comportements habituels sont l'envers des comportements intellectuels ; il n'y a pas de comparaison d'idées, l'une suit l'autre [...] comme à un niveau d'entendement inférieur »<sup>4</sup>. Revenant sur le sujet, il insiste sur la possibilité qu'a le cerveau de conduire, parallèlement à un état d'esprit ordinaire, un autre train de pensée, de sentiment ou de perception. Il compare les effets mentaux de l'habitude à des phénomènes de dissociation psychique où on agit inconsciemment en oubliant ce qu'on fait en temps ordinaire : « La possibilité pour l'esprit de conduire deux trains de pensée complètement distincts, comme si la conscience était double, peut véritablement expliquer ce qu'est l'habitude. »<sup>5</sup> Pour Darwin, la division du fonctionnement mental et intellectuel provoquée par l'habitude témoigne des origines animales de l'homme. Abolissant la frontière entre l'homme et l'animal, Darwin la situe dans l'esprit humain. On lit à la même époque dans ses carnets : « Il suffit de voir des chiots en train de jouer pour ne pas douter qu'ils possèdent le libre arbitre comme alors c'est aussi le cas pour tous les animaux, l'huître comme le polype [...] S'il en est ainsi, l'intelligence est à l'esprit ce que le hasard est à la matière. »<sup>6</sup> Ce qui signifie que s'il est vrai que les formes d'abstraction conceptuelle sont réservées à l'homme, elles ne sont néanmoins qu'un résultat accessoire de l'évolution de facultés intel-

4. « Habitual actions are the reverse of intellectual, there is no comparison of ideas – one follows other as in blind'st memory – also low faculty of understanding » (*ibid.* : 286).

5. « The possibility of two quite separate trains going on in the mind as in double consciousness may really explain what habit is » (*ibid.* : 281).

6. « With respect to free will, seeing a puppy playing cannot doubt that they have free will, if so all animals, then oyster has and a polyp [...]. If so free will is to mind, what chance is to matter » (*ibid.* : 278).

lectuelles plus humbles. Révisant les partages établis, Darwin élargit le domaine de l'intelligence animale au détriment de celle de l'homme : « On dit que les hommes sont des créatures de raison. Il serait plus juste de les appeler des *créatures d'habitude*. »<sup>7</sup>

En accroissant la part qui revient chez l'homme à l'habitude et aux comportements instinctifs, Darwin porte irrémédiablement atteinte à la toute-puissance que ses contemporains prêtaient à la raison. Les phénomènes de dissociation psychique appellent en effet la vigilance sur les défaillances de la volonté, de la conscience et de l'intention. Pour observer les conditions qui déclenchent le clignement involontaire des yeux et le recul instinctif devant un danger, Darwin plaque sa tête contre la cage en verre d'un serpent avec l'intention de ne pas bouger. Mais « il ne suffit pas que notre raison nous affirme que ce danger n'existe pas », car en voyant le serpent se lancer dans sa direction, Darwin ne peut s'empêcher de faire un bond en arrière : « Ma volonté et ma raison avaient été impuissantes contre mon imagination qui me représentait un danger auquel je n'avais jamais été exposé » (p. 40)<sup>8</sup>. Dans d'autres cas, la simple intervention de la volonté et le désir d'accomplir un acte réflexe suffisent à le rendre impossible à effectuer. Ainsi l'attention portée sur la fonction de déglutir en entrave-t-elle la réalisation. Des observations de ce type mettent en évidence la différence entre mouvements volontaires et mouvements réflexes. L'éternuement est ainsi un moyen réflexe beaucoup plus efficace d'expulser la cause d'un chatouillement du nez que les efforts accomplis volontairement qui ne mobilisent, il s'en faut, autant d'énergie, ni n'exigent autant de rapidité et de précision. Rompant avec la psychologie de son époque, Darwin observe alors les dysfonctionnements de l'intentionnalité qui apportent un démenti à la confiance aveugle accordée aux facultés de l'esprit.

## Les vestiges du comportement

Pour Darwin, l'univers des araignées, des guêpes et des grenouilles, dont Buffon déplorait le grouillement avec le mépris d'un aristocrate envers la roture, fournit au contraire un modèle d'explication aux expressions du visage. Celles-ci posaient en effet une redoutable difficulté à la théorie évolutionniste. À première vue, l'extrême complexité de cet ensemble de mouvement innés semblait défier l'idée qu'ils soient le résultat accidentel d'une formation graduelle. Or le problème s'était déjà posé à Darwin dans le cas des instincts des animaux et plus particulièrement des insectes qui

7. « Men are called "creatures of reason", more appropriately they would be *creatures of habit* » (*ibid.* : 375).

8. « My will and my reason » (Darwin 1989 : 28). Le problème de l'influence inhibitrice du cerveau sur les mouvements réflexes avait été abordé en 1866 par Claude Bernard que cite Darwin.

présentent une diversité presque illimitée de comportements innés. Aussi porte-t-il sur l'expression humaine le regard d'un entomologiste. Il cite l'exemple de ce papillon de l'espèce du sphinx-épervier qui à peine sorti du cocon accomplit l'exploit de se tenir immobile sur une plante au-dessus de laquelle il déroule sa trompe filiforme pour en aspirer le nectar. Or « personne que je sache – note Darwin – n'a jamais vu ce papillon faire l'apprentissage de sa tâche difficile qui demande une précision si parfaite » (p. 31). Bien au contraire les instincts de ce papillon, malgré leur spécialisation, ne sont pas un comportement donné d'avance. Ils se construisent graduellement par l'accumulation de petites variations aléatoires conservées par la sélection naturelle en raison de leur utilité et qui se sont ensuite maintenues en se fixant dans l'organisme.

L'observation des insectes fournit ainsi un modèle d'interprétation susceptible d'être appliqué aux expressions du visage qui, comme les instincts, sont également le dernier terme d'une série de phénomènes prodigieusement complexes. L'habitude héréditaire chez l'homme, comme la sélection naturelle chez les insectes, détermine un processus involontaire de désactivation de mouvements effectués d'abord de manière volontaire. À l'inverse des comportements utilitaires régis par la logique de la fin et des moyens, les expressions du visage, comparables à des réflexes inconscients, sont littéralement des actes insensés. Dépourvus de leur signification originelle, ils ont été « convertis »<sup>9</sup> en automatismes. Comme la chrysalide du papillon, les expressions ne sont, somme toute, que la coque vide des passions de l'âme. Charriées par l'habitude, fixées dans l'organisme, elles consistent en d'inutiles « vestiges » ou reliques du passé. Ainsi du ricanelement de mépris chez l'homme où la lèvre supérieure se retrousse sur le côté en découvrant une canine comme un chien qui grogne : « Je suppose que ce qu'on appelle le sourire sardonique ou moqueur est un vestige de cette même expression » (p. 268)<sup>10</sup>. De même en ce qui concerne le comportement des chiens grattant le sol après avoir fait leurs excréments, qu'il faudrait mettre en rapport avec l'habitude des espèces sauvages d'enfouir leur surplus de nourriture : « Nous ne pouvons douter qu'il y ait là un vestige sans utilité d'un mouvement habituel qui avait un but déterminé chez un ancêtre éloigné du chien » (p. 48).

Sous la forme de ces restes de comportements fossilisés, à quoi elles se ramènent en définitive, les expressions des émotions sont comparables aux organes rudimentaires qui sur le plan organique attestent d'une structure morphologique dépassée. Comme ces vestiges organiques, les mouvements

9. « Converted » (*ibid.* : 29).

10. Dans l'édition anglaise cette notion de vestiges, qu'on retrouve également dans les carnets de notes, est rendue de différentes manières : « trace, purposeless remnant, rudimental vestiges, last remnants or rudiments ».

expressifs du visage ne peuvent s'expliquer par l'utilité qu'ils présentent actuellement. À cet égard, ils constituaient indéniablement une objection pour la théorie évolutionniste de la sélection des variations utiles. La difficulté n'était cependant pas insurmontable. Dans un monde en mouvement où le présent est constamment en porte-à-faux avec le passé, l'inutilité actuelle de ces résidus organiques ou gestuels ne préjuge pas en effet de leur signification antérieure. Leur raison d'être renvoie en effet à l'époque originelle qui les a vu naître et elle correspond à une situation antérieure qui n'existe plus. De sorte que la mise en évidence par Darwin du caractère non fonctionnel des expressions apportait la preuve irrécusable des métamorphoses des êtres vivants au cours de l'évolution. L'interprétation darwinienne des expressions démentait formellement la vision irénique du monde chez Cuvier où l'origine d'un organe et la fonction qu'il remplissait se trouvaient en adéquation parfaite et immuable depuis l'origine des temps. Appartenant à un temps révolu, ces « archives du passé », comme les nomme encore Darwin dans *La descendance de l'homme* (1871), sont les témoins d'une histoire naturelle délivrée de toute métaphysique.

Darwin découvre alors la place que tiennent dans le comportement affectif ces associations sans but, devenues inintelligibles et se produisant de façon involontaire par suite d'habitudes invétérées. Il note également la facilité avec laquelle les actes les plus divers s'associent à d'autres actes ainsi qu'à différents états émotifs. Une gamme quasi infinie de comportements repose sur des ensembles d'associations parfois hétéroclites et dont la signification, souvent indirecte, est généralement méconnue. Ainsi l'homme perplexe se gratte-il la tête en ignorant qu'il répète le geste par lequel nos ancêtres avaient l'habitude de lutter contre un autre désagrément tel celui que causent les démangeaisons du cuir chevelu. Enfin, beaucoup de ces associations restent absurdes jusqu'à ce qu'on remonte à la source de ces gestes involontaires afin de retrouver leur sens primitif. Pour découvrir la signification du mouvement convulsif des pattes d'un chien auquel on frotte le dos, il suffit de se rapporter à l'habitude qu'ont ces animaux de se gratter en agitant frénétiquement leurs pattes de derrière. L'observation des animaux met en évidence l'étroite relation qui existe entre un comportement vidé de sa signification par l'habitude et un comportement pathologique en lequel il est susceptible de se changer. Témoin ce chien « à moitié idiot » qui par suite d'une habitude insensée tournait trente fois en rond sur lui-même avant de s'endormir, en contrefaisant exagérément l'habitude de ses ancêtres sauvages qui piétinaient le sol pour creuser une litière. La distinction entre le normal et le pathologique s'efface devant le caractère répétitif de ces automatismes.

Sans s'arrêter à l'aspect humble, familier, voire vulgaire, de ces observations, Darwin détecte infailliblement derrière l'expression des émotions les

plus insignifiantes un problème majeur : le décalage qui subsiste entre le geste et sa signification. À partir de l'origine des mouvements qui animent les traits du visage, il met en évidence que la cause organique de l'expression est indépendante de son contenu émotionnel. La physionomie est en effet le résultat d'une évolution où la fonction expressive d'un mouvement musculaire est secondaire et sans rapport avec l'action à laquelle il était originellement associé. Au cours du temps, les gestes expressifs, privés de leur sens originel, peuvent ensuite être affectés à de nouvelles missions, étrangères à leur vocation primitive. Ainsi maints gestes expressifs, devenus inutiles sur le plan factuel, sont cependant d'une grande utilité dans la communication sociale en contribuant au langage. Mais la fonction sociale de l'expression n'est en aucun cas la cause du développement des muscles du visage. Dans ces conditions, la force du lien qui unit l'expression à l'émotion de manière si irrévocable que nous ne saurions éprouver de sentiments ou de sensations en restant inertes, n'est pas la réalisation d'un plan providentiel. Elle est l'œuvre du temps cimentée par l'habitude, l'association et l'hérédité : « Tout acte, quelle que soit sa nature, qui accompagne constamment un état déterminé de l'esprit devient aussitôt expressif » (p. 375).

Dans *L'expression des émotions*, le hasard prend la place que les créationnistes attribuaient à la nécessité. La volonté elle-même, déçue de son rôle d'instrument de la raison, obéit à une logique imprévisible. Décrivant l'expression d'un animal en colère, Darwin est confronté à un phénomène singulier. De prime abord, le hérissément du poil, par lequel un animal intimide ses ennemis, est un phénomène accessoire, directement placé sous l'action du système nerveux au même titre que la chair de poule. Localisé dans les muscles lisses qui échappent au contrôle de la volonté, il accompagne pourtant les manifestations volontaires de la colère. Le rôle seul de l'habitude est insuffisant pour expliquer la combinaison inaccoutumée de l'acte involontaire du hérissément du poil et les manifestations volontaires du tempérament colérique. On peut admettre que le désir d'impressionner son rival en paraissant plus gros et plus menaçant ait également joué. Bien que par la suite cette attitude soit devenue instinctive, l'animal plongé dans cet état d'excitation n'est qu'à « moitié conscient »<sup>11</sup> de la modification de son système pileux. Et Darwin n'exclut pas qu'il soit alors en mesure d'agir sur lui par un exercice répété de son attention et de sa volonté : « Nous avons en effet des raisons de croire que la volonté est susceptible d'influencer d'une manière mystérieuse l'action de certains muscles lisses ou involontaires » (pp. 110-111)<sup>12</sup>. Une manifestation du

11. « Dimly conscious » (*ibid.* : 78).

12. L'adjectif mystérieux rend l'anglais « in an obscure manner » (*ibid.*).

même type se produit dans l'expression de la douleur qui est également le résultat d'une combinaison complexe de mouvements volontaires et involontaires. La volonté de réprimer ses larmes met en mouvement les muscles frontaux qui réagissent en sens opposé aux contractions involontaires des muscles péri-oculaires associées aux pleurs. Sous l'action simultanée de ces deux séries de mouvements antagonistes, les sourcils se relèvent alors à l'oblique de la manière si spécifique à l'expression de la souffrance. Ainsi conclut Darwin, il est donc possible de résister partiellement à un automatisme involontaire « grâce au merveilleux pouvoir de la volonté [...] sans avoir pourtant conscience de cette résistance ou tout au moins du mécanisme par lequel elle agit » (p. 205)<sup>13</sup>.

En décelant le caractère énigmatique des mécanismes semi-conscients de la volonté, la biologie darwinienne explore l'envers du monde des créationnistes. La mise au jour des causes organiques des expressions creuse le gouffre où va sombrer l'illusion selon laquelle les expressions n'auraient jamais eu d'autres fonctions que celles de refléter les émotions de l'âme. Un enfant peut crier intentionnellement pour exprimer sa détresse, mais « il n'a pas le moindre désir ni la moindre intention de donner à ses traits l'expression particulière qui indique si clairement le besoin » (p. 383). L'importance de phénomènes apparemment insignifiants, inutiles, absurdes voire pathologiques, dans l'étude de l'expression des passions de l'âme devient alors un enjeu commun à Darwin et Freud<sup>14</sup>. Car les principes d'intelligibilité du rêve, des actes manqués ou des symptômes hystériques portent également sur des comportements apparemment insignifiants au double sens d'insensés et d'inutiles.

## De Darwin à Freud

Freud reconnaît l'« attrait puissant » qu'a exercé sur lui la doctrine évolutionniste. Il reprend à son compte la critique, formulée dans *La descendance de l'homme* (1871), contre « le fossé que par présomption humaine les époques antérieures ont exagérément creusé entre l'homme et l'animal »<sup>15</sup>. Rapprochant l'homme de l'animal, Freud tient compte du temps dans la formation progressive de la psyché humaine depuis ses origines. Il distingue les comportements récents, acquis au cours de la vie de l'individu, des strates plus anciennes qui proviennent d'un héritage psychique archaïque commun à toute l'humanité. Le canevas de la pensée darwi-

13. Merveilleux traduit ici l'anglais « the wondrous power of the will » (*ibid.* : 146).

14. Dans l'édition anglaise le caractère insignifiant et trivial des phénomènes observés est généralement rendu par « trifling nature » (*ibid.* : 23, 31), « useless manner » (*ibid.* : 33).

15. Sigmund Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1939), cité in Ritvo 1992 : 133.



nienne transparait dans la définition des affects comme « des vestiges de ce dont l'homme a hérité »<sup>16</sup>. En tant que ces traces mnésiques, phylogénétiquement acquises, sont communes à tous les hommes, elles représentent le prototype normal d'autres comportements relevant cette fois de la pathologie individuelle. Dans *Études sur l'hystérie* (1895), en effet, Freud décrit également la crise d'hystérie comme une « réminiscence » d'expérience traumatique remontant à un événement de la vie individuelle. Bien que deux seulement des dix-sept références à Darwin relevées par les historiens concernent *L'expression des émotions*, cet ouvrage semble avoir exercé une influence importante sur la conception freudienne de l'hystérie. En ressentant comme un fait réel et en prenant dans leur sens littéral des locutions comme « avaler une offense » ou « recevoir un coup au cœur », l'hystérique restaure le sens primitif de ces expressions figurées en se rapportant à l'expérience qui leur a donné naissance. Il est en effet vraisemblable pour Freud que l'image « avaler quelque chose » utilisée pour parler d'une offense subie en silence, corresponde à une situation ancienne de l'humanité où l'offensé, dans l'impossibilité de répondre et de réagir, ait véritablement été sujet à des sensations d'innervation dans la gorge. La somatisation de l'hystérique, en reproduisant ces sensations, appartient donc manifestement à une catégorie de comportements où la part individuelle et volontaire est moins importante qu'on ne le suppose généralement : « Toutes ces innervations, toutes ces sensations font partie de *L'expression des émotions* comme l'a enseigné Darwin. Consistant primitivement en actes adéquats bien motivés, ces mouvements, à notre époque, se trouvent généralement si affaiblis que leur expression verbale nous apparaît comme une traduction imagée, mais il semble probable que tout cela a eu jadis un sens littéral » (Freud 1996 : 145).

Inversant le processus de la formation d'un grand nombre d'expressions du visage, décrites par Darwin comme des mouvements désactivés et changés en automatismes au cours du temps, l'hystérique, dans la théorie de Freud, redonne vie à des sensations primitives conservées sous forme de vestiges dans les tournures du langage figuré. Dans l'un comme dans l'autre cas cependant, l'homme devient le jouet de mouvements involontaires, inconscients et dépourvus d'intention. Mais les termes n'ont pas le même sens. Rien n'illustre mieux en effet la distance qui sépare la biologie darwinienne de la pensée de Freud que le changement de sens du terme inconscient. Chez Darwin, ce terme demeure sur le plan descriptif au même titre que volontaire ou non intentionnel, avec lesquels il est interchangeable. Chez

16. Sigmund Freud, *L'homme aux loups* (1918), cité in *ibid.* : 138. Dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926), Sigmund Freud définit également les états affectifs comme des « sédiments » d'événements traumatiques très anciens (cité in *ibid.* : 266).



Freud, en prenant valeur de concept, le mot inconscient change de statut pour devenir la référence d'un savoir autonome.

En conclusion, le rôle précurseur que Darwin a joué pour Freud, permet de mesurer l'ampleur de la rupture que la théorie darwinienne a opérée dans le champ de l'intentionnalité par rapport aux créationnistes. Comparant les expressions humaines à celles des animaux, Darwin ruine définitivement les fondements spiritualistes de cette « citadelle » sous le nom de laquelle il désigne, dans ses carnets de notes, les positions adverses des naturalistes contemporains. Expliquant la nature des mouvements expressifs de l'homme par ses origines, la théorie évolutionniste introduit de nouveaux modes d'intelligibilité. Les expressions des émotions, loin d'être un donné originel, sont en réalité le résultat du hasard de l'évolution. Un grand nombre d'entre elles se ramène à des vestiges d'attitudes disparues où la relation étroite qui lie expressions et émotions est forgée par l'habitude. Pour cette raison, l'homme n'est pas entièrement maître de son comportement affectif qui peut s'accomplir hors du champ de sa conscience.

L'un après l'autre Darwin change le sens des mots *volonté*, *conscience*, *intention* qui, pour les défenseurs de la citadelle, renvoyaient l'éclat de cette étincelle divine par laquelle l'homme se distinguait du reste de la création. Les notions d'*habitude*, d'*association* et d'*hérédité* deviennent alors l'instrument d'un déplacement du champ de l'intentionnalité, qui laisse pressentir l'ordre des phénomènes psychiques qualifiés plus tard d'inconscients. Conséquence directe de l'application de la méthode d'observation des naturalistes au domaine de la conscience, considérée jusque-là comme faisant partie d'une réalité supérieure, le changement de sens d'un vocabulaire ancien donne accès à des mécanismes psychiques insoupçonnés. En visitant pour la première fois les zones obscures de la psyché individuelle, Darwin atteint alors les limites de la nouvelle histoire naturelle.

MOTS CLÉS/KEYWORDS : *volonté/will* – *instinct/instinct* – créationnistes/*creationists* – Charles Darwin – Sigmund Freud.

#### BIBLIOGRAPHIE

Cabanis, Pierre Jean Georges  
1980 *Rapports du physique et du moral de l'homme*. Genève, Slatkine Reprints. (1<sup>re</sup> éd. *Rapports du physique et du moral*, 1802.)

Carrau, Ludovic  
1879 *Études sur la théorie de l'évolution au point de vue psychologique, religieux et moral*. Paris, Hachette.

Darwin, Charles

1989 *The Expression of the Emotions in Man and Animals* [éd. orig. 1872], edited by Francis Darwin, vol. 23 in *The Works of Charles Darwin* edited by Paul H. Barrett & R. B. Freeman. London, William Pickering.

1998 *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*. Préface de Jacqueline Duvernay Bolens. Traduit de l'anglais par les docteurs Samuel Pozzi & René Benoît. Fac-similé de l'édition de 1890. Paris, Éditions du CTHS.

Freud, Sigmund

1996 *Études sur l'hystérie*. Paris, PUF (1<sup>re</sup> éd. 1895.)

Gratiolet, Pierre

1865 « Conférence sur la physionomie en général et en particulier sur la théorie des mouvements d'expression », Extrait du *Moniteur scientifique-Quesneville*, 1<sup>er</sup> février : 1-20. Paris.

Gruber, Howard E.

1974 *Darwin on Man. A Psychological Study of Scientific Creativity*. Together with *Darwin's Early and Unpublished Notebooks* Transcribed and Annotated by Paul H.

Barrett, *Foreword* by Jean Piaget. London Wildwood House.

Jehan, Louis François

1853 *Dictionnaire d'anthropologie*. Paris, Éditions Migne (« Nouvelle Encyclopédie théologique »).

Lacépède, Bernard Germain Étienne de

1821 « De l'homme », in *Dictionnaire des Sciences naturelles*, 21. Paris, Levrault.

Lamarck, Jean-Baptiste

1988 *Système analytique des connaissances positives de l'homme*. Paris, PUF (« Quadrige »). (1<sup>re</sup> éd. 1820.)

Quatrefages, Jean Louis Armand de

1861 *Unité de l'homme*. Paris, Hachette.

Ritvo, Lucille B.

1992 *L'ascendant de Darwin sur Freud*. Paris, Gallimard.

Volney, Constantin François de

1989 « Observations générales sur les Indiens ou sauvages de l'Amérique du Nord », in *Oeuvres* II. Paris, Fayard : 329-399 (« Corpus des œuvres de philosophie en langue française »). (1<sup>re</sup> éd. 1803.)

## RÉSUMÉ/ABSTRACT

Jacqueline Duvernay Bolens, *Le déplacement de l'intentionnalité chez Darwin*. — En appliquant la théorie évolutionniste à l'étude de l'expression des émotions, Darwin modifie le champ de l'observation pour y inclure l'expression chez les animaux. Il change alors le sens des mots volonté, conscience, intention pour lesquels se fondaient les créationnistes pour faire des expressions le reflet de l'âme. En insistant au contraire sur le caractère habituel, involontaire et inconscient des expressions, Darwin découvre les zones obscures de la psyché humaine plus tard explorées par Freud.

Jacqueline Duvernay Bolens, *The Darwinian Shift in Intentionality*. — By applying the theory of evolution to the study of how emotions are expressed, Darwin modified the field of observation so as to include animals. He thus changed the meanings of will, conscience and intention, notions that creationists used to present emotions as the soul's reflection. By emphasizing the habitual, involuntary and unconscious nature of feelings, Darwin discovered the obscure zones in the human mind that Freud would later explore.